

Au Liban, Taymour Joumblatt candidat malgré lui

Le fils aîné du chef druze Walid Joumblatt perpétue la tradition des dynasties politiques

MOUKHTARA (LIBAN) - Joumblatt, coiffé à la mode.
envoyée spéciale

Dans une autre vie, Taymour Joumblatt aurait pu faire de ses passions, l'histoire et le cinéma, son métier. Mais quand on descend d'une lignée féodale ancienne du Mont-Liban, le cœur historique du pays du Cèdre, et qu'on est l'aîné, on n'échappe pas à son destin. A 36 ans, l'homme s'apprête à devenir député, un an après avoir été intronisé comme le chef de la communauté druze libanaise par son père, Walid Joumblatt. Son élection, lors du scrutin législatif, dimanche 6 mai, est acquise.

Taymour Joumblatt, pourtant, ne s'en cache pas : il n'aime pas la politique, et critique le féodalisme libanais, ce système où quelques familles se transmettent le flambeau du pouvoir de génération en génération, depuis des siècles. Un pouvoir « dynastique » qui s'est imposé en modèle au cours des dernières décennies pour une large part de la classe politique : des dizaines d'« héritiers » sont en lice pour siéger au Parlement.

Tourner le dos à ce passé était impossible. « Cela fait quatre cents ans que notre famille fait de la politique », rappelle Taymour Joumblatt, seigneur malgré lui, dans le palais de Moukhtara, niché au cœur de la montagne du Chouf.

Enfant, lorsqu'il rejoignait cette demeure familiale, il y observait son père qui recevait les doléances des druzes. C'est lui, désormais, qui tend l'oreille, chaque samedi, aux problèmes d'argent ou de famille que lui confient hommes et femmes de la communauté, venus de tout le Liban, et parfois même de Syrie. A charge, pour lui, de leur venir en aide. A ce rituel ancien s'est ajouté le jeu des selfies, pris aux côtés de Taymour

« Passe le bonjour à ton père ! »

La veille, il était en tournée non loin de là, rendant visite à des religieux chrétiens et à des personnalités musulmanes. Courtois et simple, le chef druze se garde de faire des promesses – « Tout commence après les élections » – ou des longs discours. Une religieuse lui lance, avant qu'il ne reprenne le volant de son 4 × 4, accompagné d'une escorte resserrée : « Passe le bonjour à ton père, Walid bey ! »

Quelle ombre imposante que ce père, ténor de la politique, ancien chef de guerre durant le conflit libanais (1975-1990), comme ce grand-père, Kamal Joumblatt, féodal révolutionnaire, pourfendeur du confessionnalisme, qui a payé de sa vie son opposition au maître de Damas, Hafez Al-Assad – il fut assassiné en 1977. Leurs noms sont sans cesse cités par ses hôtes.

Taymour Joumblatt est-il trop réservé, trop hésitant pour se faire un prénom ? « Quand Walid Joumblatt a pris les rênes de la communauté [à la mort de son père], il était considéré comme un playboy, il n'était pas pris au sérieux. Il est devenu incontournable. Taymour va imposer sa marque, à son rythme », affirme un proche.

Sur l'échiquier libanais, les alliances locales complexes comptent autant que la capacité à anticiper les changements régionaux. Le trentenaire, qui n'aime pas s'exposer dans les médias, connaît les tourmentes de son pays : il est né durant la guerre civile ; il a vu son père menacé de mort. Il a souvent déménagé – il fut, notamment, scolarisé à Damas à une époque où Walid Joumblatt appartenait au camp pro-syrien – et a vécu la séparation de ses parents.

Sa priorité, pour l'heure : être sur le terrain, dans le local. Y porter la

réforme dans le domaine économique. Il a aussi la lourde mission de « préserver » la communauté druze en lui maintenant une place politique centrale malgré son caractère minoritaire – elle n'excède pas 180 000 personnes au Liban, pays de 6 millions d'habitants. Dans son entourage, on le dit très hostile à Bachar Al-Assad, comme son père aujourd'hui, et attaché à la cause palestinienne, dont son grand-père, Kamal, fut

un champion. Il est par ailleurs lucide sur l'état de faillite du Liban.

A Chouf-Aley, où il concourt, Taymour Joumblatt paraît plus proche de ses concurrents réformateurs et laïcs – ceux qu'on dit issus de la « société civile » – que de certains de ses alliés de circonstance – les Forces libanaises, droite chrétienne, avec lesquels les combattants druzes de Walid Joumblatt se sont affrontés durant la guerre. Son long séjour à Paris, où il fut mis à l'abri dans les années 2000, période d'assassinats politiques au Liban, et où il a poursuivi ses études à Sciences Po, l'a marqué : « L'idée que l'on ait à répondre de ses actes, le système de protection sociale..., énumère cet ami. Et comme les Français, il se plaint souvent que les choses ne fonctionnent pas. »

Son père, Walid Joumblatt, veille au grain. Il quitte le Parlement mais conserve la tête du Parti socialiste progressiste. « Il est le mentor de Taymour », dit le ministre Marwan Hamadé, ami de Walid Joumblatt et colistier du fils. La passation s'est préparée durant des années. Marié à une Libanaise chiite, le jeune chef druze est père de deux enfants. « Mon fils, Fouad, prendra la relève. Mais je vais lui donner le choix : on ne sait jamais ce qui peut changer, d'ici là... », glisse-t-il dans un sourire. ■

LAURE STEPHAN